



Anne Herbauts, *En coup de vent*, © Casterman, 2019

ANNE HERBAUTS, SON ET SILENCE

Pour cette pionnière du livre-objet qui cherche avant tout à développer à travers le livre un univers de sensations, l'intérêt pour la musique paraît assez naturel. De la musique... au silence, elle confie ici pour la première fois l'importance de la thématique du son dans ses albums.

Dans l'album, il y a l'image. Que l'on voit en premier la plupart du temps. L'image peut faire du bruit. Du bruit visuel. Ou du silence. Dans un grand blanc double page, il y a un souffle suspendu dans le livre, un néant, ou un silence de neige. Le livre nu. Le papier soudain apparaît dans sa matière même de papier et, dans le nu silence du livre, on perçoit alors tous les bruits à l'entour de l'album, ce qui a été lu avant, ce qui va surgir derrière la page. L'espace extérieur du lecteur vient presque faire interférence dans ce silence.

L'image peut être bruyante, chahutée, bousculée. C'est ce bruit qui sort de mes pages de

gauche dans mon dernier livre *En coup de vent*. Le lapin court, l'image est l'assourdissant bruit de la ville, de la consommation.

En créole de la Réunion, pour bavarder, on dit : « faire dentelle ». J'adore cette expression car, si on cherche à créer une image qui bavarde, raconte, prend du temps à être lue, qui bruisse, on brode, on détaille, on y fait circuler le lecteur.

Dans l'album, il y a aussi du texte. La plupart du temps. Et s'il n'est pas écrit, il est sous-jacent, dans la narration. Le texte est langue. Et offre donc une certaine musicalité que l'on peut accentuer ou non. Le texte peut être bavard.

Dans *L'Histoire du Géant*, le texte crée, construit le géant que personne n'a jamais vu. Le texte, les paroles, les répétitions, les exagérations, les litotes, les métonymies brodent de toutes pièces ce géant. Cette légende de géant. Mon texte est dense, prolix, d'une profusion végétale et forestière. Il fait du son, avant même du sens, car c'est comme une chanson, une chanson de geste, une épopée.

Le texte des albums se met généralement dans la bouche par oralité car il est lu à voix haute. J'entends souvent comme un torrent, un ruisseau dans l'écriture. Fluide, mais avec assonances, pour qu'il ne soit pas trop sirupeux ou aisé. L'assonance permet de buter, ponctuer, réveiller la langue, le sens, les sens, la bouche. Elle perturbe l'oreille, la compréhension. Retourne, joue sur l'envers des mots. J'utilise parfois les mots comme des galets qui sonnent et roulent et se fendent dans le torrent de la narration. Ils se mettent en travers, modifient le cours de l'histoire, la trop douce sonorité d'une poésie qui deviendrait convenue ou attendue.

Les mots ont du goût. Dans leur sonorité même arrive le goût. Rugueux, fondant, alambiqué, lisse, étranger, étrange, fade, sourd, inaudible ou soudain aigu.

Écrire avec le texte et l'image, voilà ce qu'offre l'album. Dire entre le texte et l'image. Dire avec

leur collision (encore un son !). Cette écriture, je pense que je la travaille de plus en plus comme une partition. Je n'ai aucune éducation musicale, mais toujours cette image de partition, d'orchestration revient quand je tente d'expliquer comment « j'écris ». Autre sonorité dans mes albums : comment j'essaie de construire des strates, des géologies, le sentier sur lequel je promène le lecteur ne sonne pas creux. Il est plein, dense. Il y a des livres qui tintent et roulent avec un son plus aérien. Mes livres, je pense, sonnent plus grave, plus profond, pas nécessairement par leur thématique, il y a espièglerie et jeu, mais par leur sol, leurs strates. Les contrastes de mise en page avec pages chargées et pages vides me permettent de jouer sur une rythmique dans l'album. Je peux ralentir ou assourdir le lecteur.

Dans *Silencio*, le personnage qui doit faire respecter le silence dans le royaume se lance dans la cohue de l'image qui devient illisible sans blancs entre les objets et les personnages. Je voulais jouer avec le silence/bruit dans le texte et dans l'histoire, mais aussi avec le silence de l'image et le « bruit visuel ». Le blanc du papier, le fond, la matière du livre, serait ce silence. Par le fond blanc se découperaient les images et les formes, apportant à la lecture de l'image ce que les espaces typographiques permettent à la lecture des mots (respiration, ponctuation). Ensuite, j'ai mêlé à cette sorte de conte des expressions sur le bruit très imagées. Les images à bords perdus de couleurs et collages, lorsque la foule « verbille » allègrement, sont difficilement lisibles et les perspectives s'aplatissent (quand le personnage crie au loup, on ne sait si le loup est en arrière-plan ou s'il sort de la bouche). Les mots et personnages deviennent une masse « papier peint » joliment colorée, une mélodie indistincte. Le blanc/silence crée la profondeur, l'espace, le temps, le non-temps, l'immobile.

Le ruisseau, les cailloux, le bruissement d'une haie, le ciel bleu d'altitude découpé dans le creux d'une combe, l'épaisseur d'un sous-bois avec flaques forestières. Voilà les sonorités que je définirais dans mon travail pour le moment. Et des assonances. Du rugueux et des assonances.

aIIIe



Peter Elliott, Kitty Crowther, *Farwest*, © Pastel, 2018

KITTY CROWTHER, LES VOIX DE L'IMAGE

Cette lauréate du très prestigieux prix Astrid-Lindgren le dit sans détour : « Il y a de la musique dans chacun de mes traits. » Malentendante depuis l'enfance, elle a appris à jouer dans l'image d'une infinie gamme de sensations liées à la musique.

Je travaille beaucoup avec de la musique (mais jamais pour l'écriture, il me faut un silence total). Parfois je vais écouter en boucle le même morceau, de manière lancinante. Comme si cela me mettait dans un certain état, et que je pouvais retrouver cette même présence le lendemain et le surlendemain. C'est aussi comme si j'entendais quelque chose derrière la partition-musique, que je ne comprends pas et qui me laisse quasi en transe. (On parle beaucoup en ce moment des bienfaits de la musique sur le cerveau.) J'évoque ça, car il y a de la musique dans chacun de mes traits. Quand j'ai réalisé l'album *Farwest*, écrit par Peter Elliott, j'ai beaucoup visionné de vieux westerns (afin d'avoir de la couleur Technicolor plein les yeux) et les films de Max Fleischer, dont je suis une fan intégrale, le très fascinant *Koko the Clown*, chant et musique du fantastique Cab Calloway, avec cette façon si unique de danser. Presque toujours sur le point de tomber. En rupture.

À LIRE ET À RELIRE

- En coup de vent*, Casterman, 2019
- L'Histoire du Géant*, Esperluète, 2015
- Silencio*, Casterman, 2005

Anne Herbauts, *L'Histoire du Géant*, © Esperluète, 2015

